



MARTINE DESÈVRE

# *L'Insoumise*

UNE ORFÈVRE  
SOUS LA RENAISSANCE

roman

Pygmalion

Extrait de la publication

MARTINE DESÈVRE

# *L'Insoumise*

**E**n France, sous le règne de François I<sup>er</sup>, Raphaëlle Aslet, orpheline violemment spoliée de ses biens, est initiée, très jeune, à l'art de l'orfèvrerie. À dix-huit ans, elle excelle dans la création de bijoux très originaux. Résolue à vivre de son art, elle se rend à Paris afin d'y exercer ses talents. Mais elle doit aussitôt affronter la misogynie et le rejet d'une corporation dont l'art est uniquement professé par des hommes.

Parvenant néanmoins à se faire remarquer par le roi, Raphaëlle tente de s'imposer parmi ses confrères. Un amour fou l'unit au chevalier Guillaume de Valras, hélas marié. Mais ambitions, rivalités et désirs de vengeance les déchirent et les séparent car les orfèvres cherchent à l'évincer par les moyens les plus vils. À cette malveillance s'ajoutent la jalousie destructrice de Margaux, l'épouse de Guillaume... et le réveil d'un passé terrible qui dévoile à Raphaëlle sa véritable identité.

Une histoire haletante, chargée d'amour et de drames dans l'atmosphère scintillante de la Renaissance, parmi l'éclat des pierres précieuses, le façonnage de l'or, le foisonnement artistique du Pont-au-Change, centre luxuriant de l'orfèvrerie parisienne.

Née à Paris, Martine Desèvre vit près de Montpellier. Passionnée d'Histoire et d'Art, elle partage son temps entre sa famille, la peinture d'icônes et l'écriture. Avec *L'Insoumise*, elle signe son second roman.

Pygmalion

Extrait de la publication

# L'INSOUMISE

## DU MÊME AUTEUR

*Séréna* (roman), Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 1996.

*Dans l'intimité des Renaud-Barrault* (témoignage), en collaboration avec Catherine Levasseur, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 2003.

MARTINE DESÈVRE

# L'INSOUMISE

roman



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
*Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,*  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN 978-2-7564-1088-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de mes enfants,  
Vincent et Magali.*





« Vous le prendrez, ce cœur, je le vous livre...  
Et pour autant qu'on ne peut sans cœur vivre  
Me laisserez le vôtre, et puis adieu. »

Clément Marot, *Du partement d'Anne*



# 1

## Cisselle

*(Octobre 1515 – mars 1526)*

**D**EBOUT SUR SES ÉTRIERS, le corps massif et puissant, Jacques Préal hurlait avec force :  
— Quittez la place immédiatement ! Partez tous !  
Cisselle m'appartient !

Deux archers l'escortaient, prêts à intervenir.

Dans la cour de la ferme, hommes, femmes et enfants affolés couraient en tous sens. D'où sortait cet étranger ? Qu'exigeait-il ? Quitter Cisselle ? Grand Dieu !

Campé devant la bergerie, Préal vociférait ses ordres, les ponctuait de claquements de fouet. Un fouet redoutable, aux longues lanières lestées de fer, emplissant de terreur le cœur des paysans.

Deux d'entre eux, malgré leur crainte, s'avancèrent jusqu'à lui, le bonnet à la main.

— Pourquoi nous chasser com'ça, monseigneur ? demanda le premier, l'échine courbée en signe de soumission. Som'nés là, avons travaillé tout' not' vie, où aller avec nos familles ?

Quel métayer surtout les accepterait avec la disette qui sévissait en cette année 1515 ? Deux étés secs, suivis de fortes pluies inondant les champs, une mi-octobre accompagnée de gelées précoces..., le jeune roi François avait beau

s'être couvert de gloire à Marignan, les greniers étaient vides dans les pays de Loire.

Le second se risqua, tourmenté à l'excès, car la place était bonne et la quitter les vouait à rejoindre le troupeau de loqueteux affamés qui mendiaient sur les routes :

— C'est m'sieur Aslet qui donne les ordres ici, on l'a pas vu depuis hier, où donc est'i passé ?

Un violent coup de fouet les rejeta en arrière, entaillant l'un au bras, l'autre à la main.

— Oyez tous bien ! aboya Préal. Charles Aslet, votre ancien maître, ne viendra plus céans. J'ai acheté son domaine ! C'est moi, désormais, qui commande et vous somme de vider les lieux. Sur l'heure ! Je ne garde personne, j'ai mes gens !

Le regard noir, il volta devant les paysans effarés.

— Chassez-moi ces manants ! ordonna-t-il aux archers qui le flanquaient de part et d'autre. Usez de force, s'il le faut !

Éperonnant son cheval, il s'élança en direction du logis principal.

Jacques Préal fulminait de rage : deux soldats pour le soutenir dans son entreprise n'étaient pas suffisants. Mais le bailli n'en avait point d'autre à sa disposition : « La moitié de mes hommes a été réquisitionnée pour faire campagne avec le roi », lui avait-il déclaré, le visage radieux, comme s'il participait lui-même aux conquêtes du souverain. Il l'avait ensuite entretenu des dernières nouvelles parvenues d'outre-monts, lui annonçant l'entrée triomphale des Français à Milan... Mais Jacques ne s'était pas attardé à écouter l'officier, se moquant de ses paroles extasiées, comme de la victoire italienne du roi François. Pour l'heure, c'était lui, Jacques Préal, qui devait s'emparer de Cisselle, en déloger tous les habitants, du plus petit au plus grand. À chacun son labeur.

Dans un moutonnement verdoyant et bleuâtre, à l'ouest de Blois, le domaine de Cisselle s'étendait sur deux collines

renflées, dévalant doucement jusqu'à l'eau poissonneuse de la Cisse. Au sommet de la première, une demeure à dépendances, piquée d'un pigeonnier, s'enfouissait dans un jardin, qu'une grosse ferme prolongeait, bordée d'une garenne. Un moulin, fièrement planté en terre, surmontait la seconde, offrant ses ailes boisées au souffle des vents. Plus loin, ondulant comme la mer, s'étalaient les terres arables, bien irriguées, les plus fertiles de la région.

Depuis longtemps Préal convoitait ce domaine, longeaient ses frontières, surveillait l'aménagement de ses prés, le développement de ses arbres, le marquage de ses moutons.

Un grand rire intérieur le secoua : « Charles Aslet, tu n'es qu'un imbécile ! Mon offre était plus qu'honorable ! Pourquoi t'être obstiné ? Maintenant, vois : tout est à moi, et à quel prix ! »

Le montant de l'arrangement versé au notaire, ajouté aux espèces sonnantes glissées dans la poche du gardien de prison Miroul, et dans celle, béante, de son ami le bailli de Blois, ne représentait pas le quart de ce que valait Cisselle.

D'instinct, ou presque, Jacques savait estimer le prix des choses. Il était d'aussi basse extraction que les paysans qu'il chassait aujourd'hui, mais une ambition démesurée l'habitait. Placé très tôt chez un oncle, paysan lui aussi et propriétaire de sa ferme – intérêt particulier aux yeux de Jacques –, il s'était promis de ne pas passer sa vie à labourer les terres de ce « cul-terreux sans envergure ». Habile à compter, dès qu'il fut en âge de tenir registre, il avait adroitement manœuvré afin que son oncle lui confiât les siens. Premier contact avec l'argent. Décisif pour Jacques, qui s'était aussitôt risqué, sans le moindre scrupule, à détourner des fonds, obligeant son oncle à s'endetter, puis à se séparer de sa ferme, qu'il lui avait rachetée, causant la mort du pauvre homme.

Une fois ce dernier en terre, il avait entrepris des modifications, une nouvelle répartition des cultures, augmentant la production. Plus tard, dans un champ voisin qu'il s'était

approprié, il avait créé une pépinière d'arbres fruitiers. Et l'on vint de loin pour acheter ses plants. Cette activité lucrative lui avait permis de s'enrichir. Puis il avait revendu la ferme, car non loin d'elle, sur deux collines, trônait Cisselle.

Tapi dans les taillis, à quelques toises de la maison du maître, Arthur Anselin respirait court, l'âme broyée d'angoisse.

À la lucarne de la tourelle, il avait vu trois cavaliers investir la cour de la ferme et expulser les paysans. Quand l'un d'eux avait tourné bride et galopé vers le logis principal, Arthur avait aussitôt quitté sa chambre, s'était précipité dehors pour gagner le bois, mais n'avait pas eu le temps d'en atteindre la lisière.

Pourquoi délogeait-on ces valets et tâcherons de ferme ? Que leur voulait-on ? N'était-ce pas lui, Arthur Anselin, hors-la-loi condamné par ses pairs, que l'on recherchait ? Le soupçonnait-on de s'être caché parmi ces campagnards ?

Les yeux enfoncés dans leurs orbites, il surveillait de tous côtés, pressant contre sa hanche la besace de cuir jaune où les lingots d'or et d'argent, les perles et pierreries avaient été jetés en grande hâte.

La veille au matin, Arthur s'était introduit chez Charles Aslet sous un nom d'emprunt. La trentaine et la chevelure abondante, le maître des lieux s'était montré accueillant à son égard, respectant sa réserve, lui offrant le gîte et le couvert, l'invitant à sa table. La vaisselle n'y brillait pas d'un éclat particulier – son étain était commun – mais il y régnait une chaleur amicale et bienfaisante. Un incident avait toutefois, l'après-midi, troublé le calme de l'endroit : un lieutenant du roi s'était présenté à Cisselle. Craignant qu'il ne vînt pour l'arrêter, Arthur avait fui par les cuisines et gagné la garenne. Revenu plus tard en catimini, il avait appris que Charles Aslet avait été appréhendé et conduit au bailliage de Blois pour y être interrogé. En vain, dans la soirée, avait-il attendu le retour de son hôte. Celui-ci n'était

pas rentré de la nuit. Et ce matin, voici que déferlait cette troupe, violente et résolue. Anselin se demandait avec anxiété s'il était responsable des ennuis rencontrés par le maître de maison ou si celui-ci avait ses propres démêlés avec le bailli. Il s'enfonça davantage dans les buissons car l'intrus, cinglant l'air de son fouet et rugissant toujours, sortait de la maison. Il franchissait à grands pas la terrasse, suivi du cortège des domestiques, ébahis, stupéfaits, chassés eux aussi, emportant leurs affaires serrées dans des ballots.

Jacques glissa son fouet à la ceinture, saisit les rênes de son cheval, l'enfourcha et, tel un cerbère, le torse fier et bombé, vint se poster devant l'entrée de la demeure. Il avait de haute main conquis Cisselle ! En trois jours ! Avec de la ruse, des écus et deux soldats. Sa jubilation était sans mesure. Il respira profondément et, d'un mouvement de tête victorieux, rejeta ses cheveux noirs en arrière, dégageant un front large strié d'une balafre.

Les archers arrivèrent au grand trot et l'informèrent que la ferme, le moulin, la métairie au bord de la Cisse étaient évacués.

— Inspectez les jardins et les alentours, leur ordonna-t-il, certains s'y cachent peut-être encore. Conduisez-les au bailli ! (Il pivota sur sa selle :) Hâtez-vous ! hurla-t-il aux domestiques qui traversaient la terrasse en courant, épouventés par ce renvoi expéditif, et amassant leurs maigres biens dans une carriole qu'un archer avait fait avancer.

La débâcle était grande mais pas assez prompte au goût de Jacques qui reprit son fouet et en fustigea le dos d'un malheureux dont l'anse du sac s'était rompue, éparpillant son contenu à terre.

De leur côté, les hommes du bailli sillonnaient les allées, examinant chaque haie, chaque buisson, se dirigeant peu à peu vers l'endroit où se terrait Arthur. La sueur au front et la tête virevoltante, ce dernier ne savait par où leur échapper quand il vit, avec une sorte d'effroi, une jeune enfant déboucher du chemin qui remontait de la rivière.

C'était Raphaëlle, la fille de Charles Aslet. Son père la lui avait présentée la veille, la serrant contre son cœur avec fierté. À peine sept ans, les cheveux rouges comme un chaudron, les pieds nus dans des sabots mouillés, elle mordillait la robe d'une poupée de chiffon et s'accrochait d'une main aux poils noirs d'un briard, presque aussi grand qu'elle, qui marchait à ses côtés.

Parvenu à hauteur d'Arthur, le chien plongea son museau dans les broussailles, reniflant son odeur étrangère. Arthur cessa de respirer. Mais flairant soudain un tout autre danger, le chien sortit la tête du buisson, la dressa en direction de la maison, et aperçut l'homme sur sa monture, posté sur la terrasse. Il cavala jusqu'à lui en aboyant à grands coups de gueule.

— Reviens Phœbus, reviens ! cria la petite.

Mais l'animal était déjà aux pieds du cavalier, gueulant de plus belle, montrant ses crocs, prêt à mordre. Jacques le frappa d'un coup de fouet qui lacéra son flanc. Le briard poussa un cri aigu. Son côté ruissela de sang mais il continua d'aboyer, la queue relevée, le poil hérissé. Un second coup asséné près du garrot, un troisième sans pitié sur la truffe eurent raison de sa vaillance. Il tituba de quelques pas, puis s'effondra dans une plainte. Un silence, lourd et terrible, plana dans l'enclos de la terrasse frangée de lilas. Les domestiques s'étaient arrêtés de charrier leurs paquets et demeuraient figés sur place, regardant le pauvre Phœbus, le chien préféré du maître, étendu à terre.

Arthur jura dans les fourrés et chercha des yeux Raphaëlle. L'enfant était près de lui, sur le chemin, secouée de la tête aux pieds de tremblements nerveux. La violence infligée à son chien, la cruauté du cavalier l'avaient durement choquée. Elle haletait, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte sur un désespoir muet qu'aucun cri, aucun pleur ne pouvait soulager.

Anselin l'attrapa par le bras, la tira dans les buissons, prenant un risque énorme à agir de la sorte. L'homme au



fouet, les archers pouvaient le découvrir tant les cheveux de la petite écla boussaient de soleil et incendiaient les taillis. Mais comment la laisser seule, en pleine crise de frayeur, sans l'aider ? Il la bâillonna avec douceur, la serra contre lui.

— N'aie pas peur, chuchota-t-il à son oreille, c'est fini, calme-toi... J'ôte ma main si tu ne cries pas... Il ne faut pas crier, d'accord ?

Au bout d'une minute, qui lui parut interminable, il la sentit enfin maîtriser ses nerfs, ne plus trembler.

— Ne restons pas là, murmura-t-il, descendons à la rivière, montre-moi le chemin.

L'enfant, cependant, demeura immobile, le regard vissé, à travers les branchages, sur son chien occis à terre et son odieux tortionnaire qui, descendu de son cheval, soulevait à présent l'animal de la pointe de sa botte, pour voir s'il respirait encore.

— On ne peut plus rien pour lui, insista Arthur, et cet homme est dangereux, il faut fuir !

Oui, fuir, maintenant et vite ! pendant que les archers disparaissaient dans la contre-allée.

Anselin songea aux objets personnels qu'il abandonnait dans la chambre d'hôte : son manteau, son chapeau, son sac de voyage... « Au diable ! se dit-il, l'or est avec moi. » Cela seul importait.

— À la rivière ! répéta-t-il plein d'impatience.

Mais Raphaëlle, comme statufiée, ne bougeait pas. Il comprit, en pressant sa taille, en sentant ses muscles tétanisés, tendus à se rompre, qu'elle ne le pourrait pas. Amarrant alors sa besace sur l'épaule, il enleva la fillette dans ses bras et sortit des fourrés.

\*

Neuf ans plus tard, au sud de la Cisse, derrière le profil hérissé des pins voilés de brume grisâtre, dans la bastille

médiévale flanquée de quatre tours d'angle, Guillaume de Valras célébrait son mariage avec Margaux d'Ervilliers. Dehors, dans la grand-cour, un immense dais vert, constellé de clés dorées – les armes des Valras –, avait été tendu pour protéger de la pluie. Par chance, il ne pleuvait pas en ce matin de février 1524. Le soleil même commençait à percer au travers des nuages, faisant resplendir les oriflammes blasonnées qui claquaient au sommet des tours et des flèches.

Après un long festin accompagné du chant des ménestrels et des facéties des bouffons, les mariés avaient ouvert le bal. Il se trouvait dans l'assistance des esprits assez grincheux pour juger immorale la volte endiablée que les musiciens venaient d'attaquer, mais les jeunes gens raffolaient de cette nouvelle danse à la mode. Guillaume de Valras riait, enserrant la taille de Margaux, la soulevant dans les airs, très haut, puis la reposant à terre au milieu d'une écume bouillonnante de dentelles et de jupons.

La gaieté de ses yeux bleus montrait son bonheur. Il oubliait pour un temps ses tourments, se laissait porter par l'ardeur virevoltante qui régnait dans la salle haute du château, austère à l'ordinaire, mais égayée aujourd'hui par les tapisseries et draperies chatoyantes qui en recouvraient les pierres. Des flambeaux de cire blanche, allumés dès la nuit tombante, lançaient leurs reflets dorés sur les solives du plafond. Ils flambaient haut, comme une couronne de feu nimbant leur couple en ce temps de liesse. La chaleur aussi montait, devenait étouffante, et quand la danse fut terminée, Margaux quitta la salle pour aller chercher à l'extérieur un peu de fraîcheur.

Ronan de Lanzaëc, qui guettait cet instant, remercia d'un sourire sa jolie cavalière, s'approcha de Valras, le prit par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Dis-moi, mon ami, maintenant que tu es marié, murmura-t-il d'un air de grand secret, la situation... va changer... Tu ne vas plus... dormir... avec Souveraine ?

Guillaume glissa un regard méfiant vers le gentilhomme : un Breton athlétique, batailleur ; son ami, son double, son frère.

— Je te vois venir, répliqua-t-il en dégrafant le col de son pourpoint. Inutile d'insister, Souveraine est à moi.

— Ne sois pas égoïste, gémit Ronan, tu sais pourtant combien je la désire...

Il leva la tête, s'assura que personne ne pouvait les entendre, que la jeune épouse était hors de leur vue, et poursuivit la bouche collée à son oreille :

— Je connais ton besoin d'argent, combien veux-tu ? Je suis prêt à vendre une terre, s'il le faut.

— Je ne dormirai plus avec Souveraine, soit, mais je la garde auprès de moi. Elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

Ronan se redressa, l'œil brillant de malice. Il n'était pas mécontent au fond que, dans le cœur de son ami, Souveraine conservât la préférence. Il n'aimait pas Margaux.

— Alors dis-moi – la hart sur le cou – (un jeu qu'ils avaient inventé, enfants, pour éprouver leur courage et leur loyauté), si tu devais t'enfuir, tout quitter sur l'heure, laquelle des deux emmènerais-tu ?

— Laisse-moi, maugréa Guillaume qui ne voulait pas répondre.

Il éprouvait soudain le besoin de respirer lui aussi, et pivota d'un bloc ses larges épaules pour se diriger vers une fenêtre ouverte. Mais Ronan, conservant son sourire, le coupa dans sa retraite :

— Laquelle ! ? Je veux la vérité, ne détourne pas ton regard. Oh ! mais..., railla-t-il, hésiterais-tu ?

— Tu m'ennuies..., nous avons passé l'âge de ces jeux. Ce sera Margaux et Souveraine, ne t'en déplaie.

— Ta femme sera jalouse...

Valras éclata de rire :

— Pas d'une épée !

— Qui m'a sauvé la vie ! riposta Ronan.

— Mais c'est à moi que Bayard l'a donnée ! Écoute, mon ami, je devine tes pensées et préfère sans tarder dissiper tes illusions : je ne m'en séparerai jamais !

À l'instar de tous les Valras, famille d'ancienne noblesse qui avait fidèlement servi les rois de France, Guillaume s'était retrouvé à six ans le derrière sur un cheval ; à quatorze, armé de toutes pièces, sur un champ de bataille : celui de Marignan, sous les ordres de Bayard, avec Ronan de Lanzaëc et Florimond de Menisay, ses amis d'enfance. Le premier choc avec l'armée ennemie avait été terrible, blessant gravement Ronan d'un coup de lance au poitrail. Guillaume et Florimond, dans la mêlée indescriptible des charges effrénées qui s'étaient succédé, avaient combattu avec vaillance.

Après la victoire, sur ordre du roi, Bayard avait récompensé une bravoure si précoce, adoubant Ronan, afin qu'il mourût en chevalier car on le croyait perdu ; nommant Florimond écuyer d'honneur ; et offrant à Guillaume, le plus jeune des trois, une épée tirée du butin. Une splendide arme de guerre provenant des troupes papales et frappée des clés de saint Pierre ; celle-là même qui avait servi à adouber Ronan. Guillaume l'avait baptisée « Souveraine ». Depuis, elle n'avait plus quitté son flanc, faisait toutes ses campagnes et reposait la nuit à ses côtés. Elle était son orgueil, sa fierté de « preux ».

Mais Ronan brûlait de la posséder aussi. Non pour l'éclat de sa garde damasquinée d'or et d'argent, mais pour le pouvoir de guérison qu'il lui attribuait, persuadé d'avoir été, par elle, relevé de sa mortelle blessure. « Quand Bayard m'en a touché l'épaule, évoquait-il avec émotion, j'ai senti la vie renaître dans mes veines, mes yeux se sont rouverts. » Il affirmait qu'un lien mystérieux les unissait dès lors.

— De quoi parliez-vous avec ces airs de conspirateurs ? leur demanda Florimond de Menisay s'approchant avec une coupe de vin pétillant à la main.

Haut gaillard barbu, frisé, et déjà, à vingt-trois ans, bien tailladé et arquebusé de toutes parts.

Le Père Ogier de Bélesme, qui avait célébré le mariage, arrivait sur ses traces, la démarche lente, l'ossature longiligne, semblant flotter dans ses habits ecclésiastiques.

Ils furent secoués de rires en entendant Ronan leur raconter le marchandage auquel il venait de se livrer pour acquérir Souveraine. Ses soupirs perpétuels après l'épée étaient devenus entre eux un sujet d'amicale plaisanterie.

— Fétichisme, mon fils, l'excommunication vous guette ! railla le prêtre d'un air faussement sévère. Dieu seul t'a guéri, Ronan. Et à Lui seul, notre action de grâce !

Ses amis renchérirent en bénédictions pour le Ciel. Ils s'aimaient tous quatre comme des frères. Fils de nobles mais de petits seigneurs, Ronan, Florimond et Ogier avaient été accueillis chez le comte de Valras alors qu'ils étaient encore enfants pour devenir les compagnons de jeux de Guillaume. Ils avaient appris ensemble à chasser, à dompter les chevaux, à jouter et tournoyer, montant à cru ou la selle desanglée. Puis un jour, Ogier les avait quittés, appelé à un autre combat.

Ils évoquaient à présent leurs souvenirs, et riaient. Ronan surtout les amusait par sa verve joyeuse, son éloquence et le désir aussi d'agiter son panache. Et plus il rappelait les situations périlleuses qu'ils avaient affrontées, les batailles, les blessures, les effrois, la mort frôlée de près, plus ils redoublaient de gaieté.

Puis leurs rires se calmèrent, les instruments s'accordaient à nouveau, et sur un air de sarabande le bal recommença.

Guillaume chercha Margaux des yeux et l'aperçut venant à lui, élégante dans sa robe de brocart blanc à l'ample vertugade<sup>1</sup>.

---

1. La vertugade, ancêtre du vertugadin et plus tard de la crinoline, était un jupon de gros canevas empesé, parfois cerclé d'un anneau d'osier qui élargissait le bas de la jupe, lui donnant une forme conique.

Ronan de Lanzaëc, qui la suivait aussi du regard, s'éloigna de quelques pas avant que la jeune femme ne parvînt jusqu'à eux et ne rompît l'harmonie de leur cercle amical. Il n'arrivait pas à cerner ce qui lui déplaisait chez la fille du baron d'Erwilliers. Elle paraissait affable, intelligente, son visage était charmant, malgré des yeux un peu saillants, mais Ronan, qui séduisait facilement et se frottait à de nombreux caractères, n'avait rencontré en aucune femme cette touche indéfinissable qui soulevait en lui une méfiance presque viscérale. À tel point qu'il se demandait si l'épine ne provenait pas de lui, s'il n'éprouvait pas tout simplement du ressentiment ou de la jalousie envers celle qui, par le mariage, lui volait son ami. « Un jour, je saurai... », se dit-il, songeant tout à la fois que, ce jour-là, il serait trop tard. Il chercha dans l'assistance une gracieuse cavalière à inviter pour la danse mais, d'instinct, son regard se reporta sur Guillaume. Il vit alors Margaux se glisser à son bras avec un air de ravissement altier qui donnait à son geste toutes les allures d'une prise de possession. « Il est déjà trop tard... », pensa-t-il tandis qu'il s'inclinait fort courtoisement devant une demoiselle.

Le dîner avait été annoncé à grand son d'olifant. Les convives reprenaient place autour des tables magnifiquement dressées.

Selon la coutume chez les Valras, le comte Robert, père de Guillaume, célébrait le mariage de son fils en grand appareil. Sa famille pouvait aligner quatorze générations de noblesse, il était à un extrême degré fier de ses origines et aimait à les honorer ; faisant souvent mémoire de son ancêtre Laurent le Veilleur, qui s'était illustré à la croisade des Chevaliers conduite par Godefroi de Bouillon en 1099. Après la prise de Jérusalem, l'Avoué du Saint Sépulcre lui avait confié les clés de la ville, insigne privilège. Laurent n'était jamais rentré de Terre sainte, mais son fils avait été anobli et doté de Valras. Domaine qui s'était agrandi au fil

des siècles, s'élevant au rang de baronnie, de vicomté, puis de comté.

Robert caressa d'un doigt amaigri le plat de sa chevalière sur lequel figuraient les armes de sa famille : un écu tranché, gravé de trois clés d'or – celles de Jérusalem – que surmontait la devise : « Vivre ou mourir, mais toujours dans l'honneur. »

« L'honneur », ricana-t-il intérieurement, promenant un regard amer autour de lui. Car l'éclat de ce jour d'épousailles, le faste déployé devant ses invités n'étaient que poudre aux yeux, parade. Et la vaisselle précieuse qui recouvrait ses tables – symbole présumé de sa richesse – n'était pas sienne. Il l'avait empruntée. Ses plats et coupes orfévrés ayant depuis longtemps connu le creuset du fondeur tant l'état de ses finances s'était détérioré. Toutefois, ce n'était pas la minceur de sa bourse qui le rendait chagrin, mais l'absence au mariage des grandes maisons seigneuriales : les Genouillac, La Palice et La Trémoille, amis de longue date des Valras que Robert avait attendus, espérés, guettés en vain tout le jour ; et dont les bannières flottaient, en signe de grand hommage, au sommet de ses tours.

À la table d'honneur, Guillaume festoyait de fin gibier. Son oncle Clément siégeait à sa gauche, et lui demanda inquiet :

— Robert a beaucoup changé, est-il malade ?

— La mélancolie le ronge, soupira Guillaume, rien ne parvient à l'en extirper.

— Depuis quand est-il ainsi ? la mort de ton frère Hubert ?

— Depuis sa disgrâce...

— Quelle disgrâce ! ?

Clément semblait au plus haut point étonné.

— Vous vivez si retiré sur vos terres, mon oncle, qu'aucun bruit du monde ne vous atteint plus, lui reprocha Guillaume.

— C'est vrai, reconnut le vieux chevalier, depuis longtemps les hochets des hommes ne m'intéressent plus. Les hommes non plus d'ailleurs, je suis las de leur société. Tous des malveillants, des envieux, des menteurs ! Il ne faut pas m'en vouloir. Mais je vous aime, ton père et toi. Ma présence te le prouve. Alors, que s'est-il passé ? insista-t-il.

— Tout a commencé il y a trois ans, dit Guillaume à voix étouffée, quand Suzanne, la femme de notre ami et voisin, Antoine de Bourbon, est morte. Elle lui léguait tous ses biens et il s'est retrouvé à la tête d'une des plus grosses fortunes du royaume. Mais la mère du roi, cousine germaine de Suzanne, a revendiqué les comtés et les apanages qui devaient, selon elle, revenir à la Couronne. Et elle a attaqué le Connétable en justice avec une précipitation qui a surpris tout le monde.

— Les hommes sont des envieux, alors que dire des femmes !

— Des rumeurs colportèrent qu'elle caressait le rêve de convoler avec le Connétable mais qu'ayant été éconduite par lui, elle se vengeait, faisant main basse sur sa fortune.

— Ogresse !

— Au début, mon père a soutenu la position de Bourbon. Tant que le procès n'avait pas eu lieu, personne ne pouvait affirmer ou nier le bien-fondé des revendications de Louise de Savoie<sup>1</sup>. Et pour la majorité du Parlement qui devait juger l'affaire, le duc était l'héritier légitime de sa femme. Madame a-t-elle eu peur de perdre son procès ? Je ne sais..., toujours est-il qu'avant l'ouverture de la première plaidoirie, elle a persuadé le roi de placer sous séquestre les duchés et comtés du Connétable, le dépouillant ainsi de tous ses biens. La noblesse entière s'est alors sentie menacée de spoliation. Grands princes et seigneurs ont hautement manifesté leur désapprobation en cour. Mon père était du nombre,

---

1. Louise de Savoie, mère du roi François I<sup>er</sup>, que l'on appelait « Madame ».



murmurant dans un couloir : « Madame est d'une cupidité sans mesure ! »

— Parole sans détour ! approuva son oncle d'un rire narquois.

— Mais malheureuse..., et qui est parvenue aux oreilles du roi, plongeant mon père dans la disgrâce. Le souverain l'a aigrement invité à regagner son fief et à n'en plus bouger.

Tout en parlant, Guillaume observait son père. Le comte, grisonnant et précocement vieilli, mangeait sans appétit et refusait, d'une main lasse, le vin qu'un échanton s'appêtait à verser dans son verre.

— Mais c'est en septembre dernier, poursuivit-il, qu'il a connu l'humiliation suprême quand, animé de fureur débordante, le duc de Bourbon a mis son épée au service de notre ennemi Charles Quint. Ordre a été crié dans tout le royaume d'arrêter ses complices et de les mettre en prison. Mon père a été appréhendé, suspecté d'avoir conspiré avec le Connétable.

— Suspecté ! ? bouillonna Clément. Comment a-t-on pu ne serait-ce « qu'envisager » de sa part la moindre perfidie ?

— C'est la triste vérité, mon oncle. Il avait, certes, soutenu Bourbon au cours de son procès, parce que sa cause paraissait juste à ses yeux, mais de là à trahir la Couronne... Lui qui a si loyalement servi deux rois... Je me souviens de son anéantissement, la veille de Noël, lorsqu'on l'a conduit à la Conciergerie...

— Son innocence a été reconnue puisqu'il est libre à présent.

— Sa culpabilité n'a pu être prouvée. On l'a donc relâché. Mais personne ne l'a réellement lavé de tout soupçon. Et la disgrâce continue de peser sur lui.

— Il ne m'en a rien dit...

— Il n'en parle à personne, il est trop mortifié.

Clément se leva brusquement, comme si sa chaise lui brûlait soudain le fessier.

— Eh bien, moi, je vais lui confier mon sentiment !

La main de Guillaume s'abattit sur son bras :

— Non, mon oncle, n'en faites rien. Pas ce soir. Reprenez place, je vous prie. Ne gâchez pas cette fête, qui est mienne..., qui est nôtre, dit-il se tournant vers Margaux qui glissait ses doigts entre les siens.

Il répondit au sourire de la jeune femme et embrassa sa main.

Margaux frissonna. Elle avait désiré Guillaume dès le premier regard. De tout son être, ardemment, follement, à l'instant même où elle l'avait vu s'avancer dans le sillage de son frère Hubert. Plus jeune que son aîné d'une quinzaine d'années, il le surpassait également en beauté, revêtu d'un pourpoint bleu qui soulignait son ample carrure et s'harmonisait à la couleur de ses yeux. Hélas, c'était à Hubert que Margaux était promise, et c'était Hubert qu'elle avait épousé.

Elle ne l'avait jamais aimé. Ne songeant qu'à Guillaume..., n'aspirant qu'à lui... Et lorsque Hubert était mort au champ d'honneur, son cœur était resté de marbre, puis s'en était réjoui, en avait même béni le Ciel !

Aujourd'hui, Margaux ressentait une fierté orgueilleuse. Guillaume n'avait pas été un gentilhomme aisé à conquérir, leur union avait fait l'objet de stratégies savantes.

— Je regrette que votre mère n'ait pu venir à nos noces, lui dit-il, en conservant sa main dans la sienne et en continuant à lui sourire.

Il s'était, au début, vivement opposé à ce mariage, ne voyant en Margaux que la femme de son frère. Même si leur couple n'avait connu qu'un mois de vie commune, Hubert ayant quitté tôt leur foyer pour partir guerroyer. Pendant son veuvage, Margaux était demeurée à Valras et avait exprimé le désir d'y rester quand la défaveur royale était venue frapper le comte Robert. Elle avait ensuite entouré ce dernier d'affection, autant qu'une fille aimante aurait pu le faire, le secourant de ses finances et l'empêchant de sombrer tout à fait. Guillaume avait alors apprécié son dévouement et sa fidélité dans l'épreuve, il s'était peu à peu

attaché à sa personne et éprouvait pour elle une vive reconnaissance.

— Pardonnez à ma mère, bien-aimé Guillaume, lui dit Margaux, elle ne quitte plus sa chère Vendée depuis qu'elle est malade. Mais nous irons la voir, elle en sera très heureuse.

Le gentilhomme l'approuva en silence, se pencha à son oreille pour y chuchoter quelques mots qui amenèrent sur ses lèvres un sourire radieux.

Il se leva, se dirigea vers les ménestrels, réclama un rebec<sup>1</sup> et commença à jouer un air de danse que les musiciens reprirent avec entrain. Quand un ballet de vertugades balaya le parterre de la salle haute, il reposa l'instrument, quitta discrètement l'orchestre, longea le dressoir, la cheminée, puis s'esquiva dans l'ombre d'une arche à peine éclairée d'un flambeau.

Quelques secondes plus tard, Margaux se levait à son tour.

Le baron d'Ervilliers regarda sa fille disparaître sous la voussure de l'escalier à vis qui montait aux chambres, et son visage ingrat, au front barré d'une cicatrice, s'éclaira d'un sourire.

Le temps n'était pas si lointain où le baron d'Ervilliers, alors simple roturier nommé Jacques Préal, dépossédait son oncle... Et s'emparait de Cisselle, son premier territoire. Dix ans à peine...

Il y avait d'abord installé la jeune Margaux, fruit d'une liaison passagère ; puis la baronne d'Ervilliers, demoiselle sur le déclin, de santé précaire, qu'il avait épousée par intérêt, et enterrée l'année suivante, héritant de ses titres et de ses biens. Il y avait ensuite établi sa seconde femme, issue d'une honorable maison vendéenne, la présentant officiellement comme la mère de Margaux, étant parvenu à la lui faire adopter.

---

1. Instrument à cordes et archet, ancêtre du violon, très populaire au Moyen Âge et à la Renaissance.

Cette nouvelle alliance avec les Valras lui coûtait fort cher en dot et frais d'épousailles, mais Jacques misait sur l'avenir. À cinquante-trois ans, le comte Robert en paraissait quinze de plus, avait déjà un pied dans la tombe, le second suivrait bientôt, du moins Jacques l'espérait, à le voir ainsi miné par la disgrâce... Il convoitait les terres des Valras avec la même intensité qu'autrefois le domaine de Cisselle. Raison pour laquelle il avait arrangé les mariages successifs de sa fille avec les descendants de la famille, car l'enfant mâle qu'elle ne manquerait pas de mettre au monde hériterait un jour du titre et du domaine. Une parcelle de celui-ci, infime à ses yeux, lui appartenait déjà, il l'avait monnayée au moment des fiançailles, que Robert avait voulues grandioses et dignes des Valras. Guillaume ignorait cette transaction et Jacques s'était bien gardé de la porter à sa connaissance. Et sachant les difficultés financières de Robert, il travaillait, avant le trépas de ce dernier, à faire tomber la partie sud-est du comté, la mieux exposée, dans son escarcelle...

\*

Au même moment, Arthur Anselin galopait dans la poussière du chemin, la besace sur le cœur, glissée dans son pourpoint. La sueur baignait son front, coulait le long de ses joues. Il s'essuya la face d'une main preste, jeta un regard par-dessus son épaule pour s'assurer qu'Aubin le suivait. Son serviteur arrivait au loin, tenant les rênes d'une carriole lancée à vive allure, Raphaëlle assise à ses côtés, le petit Simon dans ses bras. Grâce à Dieu, personne ne leur donnait la chasse. Ils s'étaient enfuis à temps.

« N'ai-je pas manqué de prudence avec madame de Maulnay ? » s'interrogea Arthur. Il n'aurait jamais pensé que cette femme, qui semblait intelligente, commettrait la sottise de faire expertiser le collier qu'il lui avait vendu – offert presque, tant son prix avait été modeste – par un

orfèvre de Lyon qui avait lancé les gens d'armes à ses trousses.

Une douleur lui traversa les entrailles, aussi brutale que celle de la veille. Plié sur sa selle, la face grimaçante, il ralentit sa course et stoppa son cheval. Quelques instants plus tard, Aubin arrêta son attelage près de lui.

— Sommes-nous loin d'Arave ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, lui répondit Arthur.

Sa douleur s'était apaisée. Il respirait mieux et se redressa pour scruter la route : aucun toit à l'horizon.

— Continuons, s'écria-t-il.

— Ah, non !

Les cheveux en bataille, le bonnet rejeté en arrière, Raphaëlle refusait d'aller plus loin.

— Simon a faim, il lui faut du lait !

Dans cette fuite éperdue qui malmenait ses reins, elle ne parvenait pas à calmer les pleurs du nourrisson.

Le regard d'Arthur se posa sur elle. Son visage fin, auréolé de cuivre, pointait vers lui un menton mécontent. Et dans ses bras, l'enfant hurlait à perdre haleine. Arthur lui-même était las et éprouvait le besoin de se reposer, de reprendre des forces. Ils se trouvaient assez loin de Lyon à présent pour ne plus courir de risque et pouvoir s'arrêter à la prochaine ferme.

Une grosse pluie d'avril égrenait ses notes graves sur les tuiles de la borderie. Raphaëlle déposa Simon, repu de lait, dans le berceau d'osier des enfants du berger, et pendant qu'Aubin remisait la voiture sous l'appentis, Arthur pénétra dans la grange et s'affala dans les foin. Il ne s'était jamais senti si harassé. Mais rien ne pouvait le tenir longtemps en place. Une force mystérieuse le jetait continûment sur les routes, quand ce n'était pas, comme aujourd'hui, les gens d'armes qui l'obligeaient à décamper de son logis.

Fils naturel de Gilles Anselin, magistrat à Paris, Arthur avait souffert du rejet de son père qui avait consenti à le

reconnaître mais ne l'avait jamais élevé, refusant d'épouser sa mère, Judith Rosen, parce qu'elle était de race juive. Arthur en avait conçu un mépris féroce, une aversion totale pour son géniteur et son « honorable » fonction. Il avait grandi au fil des demeures où sa mère avait travaillé comme servante. Dans la gêne, certes, mais choyé par elle, heureux presque, libre en tout cas. Jusqu'au jour de ses treize ans où, pour lui donner un métier, son père l'avait arraché à l'affection de sa mère et placé chez un orfèvre.

Huit années d'apprentissage, et d'enfer. Le métier par lui-même ne lui déplaisait pas, en d'autres circonstances il l'aurait même aimé, mais il souffrait d'étouffement dans le petit atelier aux structures patriarcales de maître Brunet. Cris, colères, fugues... Son père le ramenait chaque fois par le collet, entouré de deux gardes de la Maison Commune<sup>1</sup>. Devenu compagnon en dépit de ces entraves, il avait parcouru la France pour parfaire son métier et avait connu deux années fertiles, les plus belles de sa vie, riches en diversité et rencontres de nombreux artistes. Un vieil orfèvre sans enfant s'était ensuite pris d'affection pour lui et devant son habileté, l'avait aidé à accéder à la maîtrise ; puis lui avait cédé sa boutique à Paris.

Mais Arthur ne pouvait suivre durablement le chemin de tout le monde. Rebelle à l'esprit corporatif, à la rigueur des réglementations, aux contrôles sévères, il avait tout abandonné un jour d'avril pour une vie d'affranchi.

À Dieppe où il comptait s'embarquer, il avait fait la connaissance d'un armateur dont la personnalité l'avait fasciné. Aucune mer ne faisait trembler Jean Ango, qui possédait les plus beaux vaisseaux marchands du royaume. Le roi l'avait autorisé à pratiquer la guerre de courses contre les galions espagnols et portugais qui revenaient du Nouveau Monde, les soutes chargées d'or. Durant trois ans, Arthur avait navigué avec ce pirate, ce coureur d'aventures

---

1. Bureau des gardes-orfèvres, siège administratif de la corporation.

qui, s'il versait fidèlement sa part au roi après l'arraisonnement des navires, n'en gardait pas moins pour lui de mirifiques butins.

Un jour de grande tempête, où le mât de misaine se fracassait en deux, Arthur s'était précipité sur Ango, l'avait projeté contre le bastingage, lui évitant une mort certaine. De retour à terre, une entente tacite s'était conclue entre eux : l'armateur le fournissait en métal précieux et pierres, Arthur réalisait pour lui ses pièces d'orfèvrerie, et conservait le surplus de matières premières pour son usage personnel. Il avait alors acheté une maison près du port et s'était lancé dans la fabrication clandestine de bijoux qu'il vendait sous le manteau, à des conditions avantageuses. Mais les rumeurs florissantes de son commerce s'étaient répandues comme un parfum dangereux, alertant les orfèvres de Dieppe, qui avaient porté plainte.

« L'or et l'argent sont de bon aloi et les pierres véritables... », rapportait leur enquête. Ce n'était pas la clientèle, en effet, qu'Arthur Anselin lésait mais ses confrères, et le Trésor royal. Car il ne payait ni impôts ni taxes, ne tenait aucune comptabilité. D'où provenait son or ? Le volait-il ? Trafiquait-il ? On voulait l'entendre à ce sujet.

Il s'était enfui avant d'être arrêté. Le tribunal de Dieppe l'avait condamné par contumace à six mois de prison, et la Cour des Monnaies de Paris à payer une amende de deux mille livres tournois.

Un mois plus tard, recherché par la police, Arthur Anselin frappait chez Charles Aslet...

Il étira son grand corps. La douleur, qui s'était réveillée durant le repas partagé avec les fermiers, avait maintenant disparu. Il bâilla, commença à se détendre, quand Raphaëlle entra dans la grange.

Il lui sourit, la regardant s'avancer avec l'allure dansante de ses seize ans. Elle était son trésor, son bonheur, le seul être qu'il aimât véritablement, du fond du cœur.

— Simon dort enfin..., soupira-t-elle en s'asseyant dans la paille près de lui. Sur son menton, un pli fâché s'attardait encore. Ton fils est épuisé, comment allons-nous faire, avec lui, pour travailler ?

— Travailler ? Mais tu ne penses qu'à travailler ! s'exclama Arthur stupéfait. N'as-tu pas envie de t'amuser, de t'évader, de vivre ! ?

Sans répondre, elle sortit de sa poche un petit rouleau de papier, une mine de plomb et commença à crayonner. À la voir ainsi concentrée sur sa feuille, il ne pouvait empêcher le souvenir bouleversant de reparaître...

Quatre mois après leur fuite de Cisselle, arrachée à son père, à son chien, à sa terre, Raphaëlle ne parlait plus, mangeait peu, demeurait collée aux chausses d'Arthur, le suivant à petits pas partout où il allait. S'il fondait à la forge, elle se tenait près du soufflet ; lorsqu'il ciselaient ou sertissait à son établi, elle restait à ses côtés, dans l'échancrure d'une place, sans bouger ni dire le moindre mot, le regardant de ses grands yeux verts et suivant attentivement chacun de ses gestes.

Un soir où il se demandait ce qu'il allait faire de cette gamine que la Providence avait précipitée dans ses bras, et qui assurément allait mourir si elle continuait à s'alimenter si peu, il s'était mis à dessiner le modèle d'une broche qu'il espérait vendre à une noble dame de la ville voisine. Il en avait exécuté plusieurs esquisses, les modifiant, les biffant. Mécontent du résultat, il avait envoyé la petite se coucher et l'avait imitée.

Quelle surprise au matin de découvrir sur sa table, au milieu de ses feuilles raturées, un dessin, maladroit mais achevé, d'une conception étonnante. Par quel sortilège avait-il été exécuté ? Aubin, le domestique qu'il avait engagé, était incapable d'un tel exploit. Et sous son toit, ne vivait d'autre que Raphaëlle, âgée de sept ans.

— Mais qui a fait cela ! ? Qui ? avait-il répété ébahi, tournant autour de sa table, et craignant quelque mauvais coup de sorcellerie.



— Môm.a..., avait alors chuchoté une petite voix.

Raphaëlle s'était cachée derrière la tenture par peur d'être grondée.

— Toi !?

Il s'était jeté vers elle en poussant ce cri, et l'avait vue recommencer soudain à trembler, les yeux écarquillés, la bouche ouverte d'angoisse.

— N'aie pas peur, c'est très bien, avait-il murmuré, poursuivant d'une voix douce : C'est très bien, tu sais... Viens... Comment as-tu fait cela ? Veux-tu bien me le dire ? Et me le montrer ?

Après une longue hésitation, Raphaëlle avait alors saisi de sa sénestre la plume qu'il lui tendait, l'avait trempée dans l'encre et avait exécuté un autre dessin, tout aussi maladroit et surprenant que le premier : celui d'une bague sertie d'une grosse pierre plate, un ange assis sur l'épaule du chaton. Dans une étonnante synthèse, elle avait assemblé différents éléments figurant sur les ébauches d'Arthur. Sidéré, ce dernier, qui demeurait silencieux, n'en revenait pas du prodige accompli, et l'avait aussitôt prise par la taille et soulevée dans les airs.

— Ce n'est pas du talent, ça, mademoiselle, mais du génie ! Tu es une magicienne !

Raphaëlle rayonnait lorsqu'il l'avait reposée à terre.

Il lui avait alors appris le métier, lui transmettant tout son savoir. Dotée d'une mémoire saisissante, elle engrangeait chaque notion sans qu'il ait à se répéter. Aujourd'hui, elle connaissait les différentes techniques de l'orfèvrerie, savait fondre les métaux, les forger, les marteler, les façonner, pouvait exécuter chaque pièce d'une vaisselle, mais son excellence dominait surtout dans les bijoux. Les pierres et les perles lui livraient leurs secrets. Les harmonies des formes et des couleurs surgissaient naturellement de ses mains.

Il regarda Raphaëlle, l'attira dans les foin, tout contre son épaule.

— Nous nous sommes toujours tirés d'affaire, n'est-ce pas ?

La jeune fille eut une petite moue qui en disait long sur son incertitude quant à l'avenir. Elle était lasse de leur existence bohème. Ils avaient parcouru l'Angleterre, la France et l'Italie dans une course trépidante et hors la loi. Il fallait toujours fuir à cause d'Arthur, abandonner maison, atelier, matériel. Reconstituer ensuite, racheter le nécessaire.

Elle désirait tant qu'il mît au clair sa situation, purgeât sa peine, payât son amende au Trésor, et cessât de vendre à la dérobée les bijoux qu'ils fabriquaient ensemble. Ils pourraient alors s'établir dans une grande ville, ouvrir un atelier, une boutique. Et vivre enfin dans la légalité, l'esprit en paix.

Elle s'empara de la besace, farfouilla à l'intérieur.

— Nous n'avons plus de rubis, constata-t-elle. Sais-tu quand Aubin se rendra à Dieppe pour rencontrer Ango ? J'ai l'idée d'un collier, en or, composé de roses, un diamant serti en leur cœur. Elles seraient réunies par des serpents, le tout décoré d'émaux...

— Quel jour sommes-nous, Jade ? l'interrompit Arthur dans un soupir.

Il l'appelait Jade pour le vert de ses yeux.

— Samedi, pourquoi ?

— Alors, c'est Shabbat, oublie le collier...

Elle le regarda, surprise.

— Tu respectes le Shabbat maintenant ?

— Oui, dit-il, ... depuis que je suis très fatigué.

Arthur voulait dormir.

— À quarante ans, tu n'as plus l'âge de courir ! se moqua-t-elle. Cesse donc d'être comme les oiseaux qui font leur nid où le vent les pousse. Fixe-toi...

Elle se coula près de lui, reprit sa description :

— Les émaux devront être très légers, d'un rose presque translucide comme les pendants de madame d'Ampein, tu te souviens ?

D'un coup, elle se dressa sur son séant :

— Cinq cents livres ! Crois-tu que nous pourrions le vendre cinq cents livres ?

Après un bref calcul, Arthur répondit :

— Tu n'es pas loin du compte... Peut-être plus, si l'eau des diamants est très pure, et si mon armateur peut m'en fournir. Mais pour le moment, comme nous n'avons rien : ni or ni diamants..., dormons !

— Me laisseras-tu, cette fois, le profit entier de la vente ?

Il se redressa à son tour, intrigué.

— Cela fait beaucoup d'argent ! Que comptes-tu en faire ?

— Je veux aller à Saint-Domingue.

Elle avait, à seize ans, une façon de dire « je veux » qui le désarçonnait.

— Saint-Domingue ? répéta-t-il.

— Voir mon père...

Le torse d'Arthur retomba dans les foins.

— Tu n'imagines pas les dangers, les tempêtes, les corsaires ! ?

— Quand reviendra-t-il ?

— Je ne sais pas, Jade...

— Tu m'avais dit « bientôt ».

— Oui, « bientôt », parce que je le croyais... Un navigateur d'Ango m'avait affirmé l'avoir rencontré, mais était-ce vraiment ton père ?

Il grommela une suite de mots embarrassés qu'elle ne comprit pas. Raphaëlle se pelotonna contre lui, cherchant sa chaleur.

— Je t'aime, Arthur, raconte-moi...

— Mais je l'ai déjà fait hier...

— Eh bien, recommence !

L'orfèvre ne résista pas longtemps au regard suppliant de ses yeux verts, et dans un souffle s'exécuta, débutant son histoire par le sempiternel refrain :

— Ton père t'aimait mais avait de graves problèmes avec la prévôté...

Chaque fois, il ajoutait un détail à la légende qu'il forgeait autour de Charles Aslet, ne sachant comment celle-ci finirait. Il n'était jamais retourné sur les lieux du drame, et serait bien incapable de retrouver l'endroit, la maison, le jardin d'où il s'était sauvé, en emportant Raphaëlle... Quelque part en bordure de la Cisse, non loin de Blois... Qu'était-il arrivé exactement au père de la jeune fille ? Cette question le torturait depuis neuf ans. Il se sentait coupable sans réellement savoir pourquoi... Mais plus Raphaëlle grandissait, plus elle l'interrogeait, ajoutant à son tourment. Quand elle lui avait dit : « Entamons des recherches... », il avait éludé le problème, déclarant que son père avait fui dans les îles, qu'un jour il reviendrait.

Baissant les yeux, il s'arrêta. Raphaëlle s'était endormie, serrée contre lui, portant à son cou les perles de jade qu'il lui avait offertes.

— Je t'aime, ma Jade, murmura-t-il en embrassant ses cheveux.

Puis sa tête roula sur le côté et il sombra dans un profond sommeil.

\*

Rue Pastourelle, non loin de l'Hôtel royal des Tournelles, Margaux de Valras avait acheté une maison qu'elle faisait transformer et décorer à la mode italienne : avec une toiture ardoisée, une façade ornée de frises et de pilastres, des fenêtres garnies de vitraux. Et à l'intérieur, un vaste escalier droit.

Guillaume la laissait agir et s'entretenir avec les architectes mais n'était pas en accord avec elle sur le choix du logis. Leur première dispute avait éclaté à ce sujet, véhémentement de la part du gentilhomme qui ne parvenait pas à comprendre que sa femme désirât habiter sous un autre toit

que celui de Valras. Mais Margaux s'ennuyait dans la vieille bastille du comté, voulait vivre à Paris, et avait dû déployer des trésors de rouerie féminine pour parvenir à le convaincre, l'amener à ses vues, surprise de découvrir chez son mari un attachement pointilleux aux traditions familiales.

Pour l'heure, cependant, les pensées de Margaux étaient loin de ces discussions laborieuses. Assise dans sa chambre, elle croquait des dragées qu'elle puisait nerveusement dans une boîte posée sur ses genoux. Son père sortait de chez elle, raidi par la colère : « S'il tombe, je tombe ! » avait-il conclu après une brève explication, la plongeant dans les transes.

« Il » désignait Jacques de Beaune, baron de Semblançay, général des Finances du royaume, qui gérait deux bourses : celles du Trésor et la sienne ; et qui confondait souvent les deux. Fabuleusement enrichi, il menait grand train, étalait sa fortune avec ostentation, alors que le roi se débattait dans les pires difficultés pour payer ses soldats et faire la guerre à Charles Quint. Soupçonnant une part mal acquise de ses biens, le souverain avait nommé une commission chargée d'éplucher ses comptes, et ceux de ses auxiliaires si cela s'avérait nécessaire.

Jacques d'Ervilliers travaillait pour Semblançay. Membre de sa clientèle depuis trois ans, il occupait plusieurs fonctions plus ou moins occultes dans son administration, mais était chargé officiellement de s'assurer du bon paiement de la taille et de la gabelle dans différentes villes. La discrète commission qu'il prélevait au passage lui permettait d'accroître régulièrement ses biens ; et Margaux connaissait suffisamment les filouteries de son père pour que l'affolement de ce dernier lui fit perdre sa belle assurance.

Dans leur corbeille nuptiale, Guillaume avait déposé la noblesse, désargentée certes, mais noblesse séculaire. Et Margaux, la fortune. Celle que son père s'était constituée, dont elle jouissait déjà pour une part et qui la plaçait vis-à-vis de Guillaume sur un pied d'égalité. « Cet équilibre ne

doit jamais se rompre ! » se tourmentait-elle, en se gavant de sucreries pour tromper son angoisse.

Sa servante Bertille arriva en silence, apportant la provision de dragées supplémentaires qu'elle avait réclamée. Margaux la repoussa d'une main vive, lui ordonnant :

— Laisse-moi !

Guillaume venait de pénétrer dans sa chambre. Elle courut jusqu'à lui et lui tendit ses lèvres.

Frustrée par le rapide baiser qu'il venait d'y déposer, elle voulut l'entraîner jusqu'au lit de repos, mais Guillaume s'empara de ses mains qui voletaient sur son pourpoint en vue de le dégrafer.

— Bayard est mort, lui annonça-t-il d'une voix blanche.

Depuis que Charles Quint avait repris le Milanais à la France, François I<sup>er</sup> ne poursuivait qu'un rêve : repasser les monts, renouveler l'exploit de Marignan, reconquérir son cher duché. Une expédition avait été montée, coûteuse, ruineuse même, financée par de nombreux impôts sur les villes, mais la trahison du Connétable avait arrêté l'élan du roi à Lyon. Une partie seulement de ses troupes, conduite par l'Amiral de Bonnivet, avait franchi les Alpes.

— ... d'un coup d'arquebuse dans l'échine, poursuivit Guillaume, il commandait l'arrière-garde...

— Comment l'avez-vous su ?

— Un crieur public le proclamait rue des Sept-Voies<sup>1</sup>.

Guillaume avait reçu des nouvelles alarmantes d'Italie où Ronan et Florimond étaient en campagne. Le vent tournait à la défaite, la peste s'en mêlait. « L'armée est décimée, lui écrivait Ronan, Bonnivet ne fait qu'attendre ou reculer. L'ennemi grossit ses rangs, il va nous écraser. Dieu veille sur Florimond, car j'ai perdu sa trace... » Et l'annonce de ce matin bouleversait Guillaume.

— Il a lutté trois jours avant de rendre l'âme.

— Trois jours ! répéta Margaux.

---

1. Actuelle rue Valette.

— Quelle agonie..., gémit le gentilhomme.

Il ressentait une peine infinie. Une profonde amertume aussi, de ne pas avoir été à ses côtés. Bayard l'avait formé au maniement des armes de guerre, aux rudes corps à corps des champs de bataille, l'exhortant sans relâche au courage et à la loyauté : « Défends ton roi et le royaume, en toutes circonstances, jusqu'au prix de ton sang... » Ses paroles résonnaient encore à ses oreilles. Et il songeait à ses amis, s'inquiétait pour eux. Ronan se trouvait-il à l'arrière-garde avec Bayard ? Avait-il été blessé lui aussi ? Et Florimond ? Qu'était-il advenu de Florimond ? La peste l'avait-elle emporté ?

Sachant l'admiration que son mari vouait au noble Bayard, Margaux se répandit en abondantes louanges à son propos.

— Soyez fier d'avoir servi sous sa bannière, dit-elle pour conclure, c'était un guerrier accompli, un illustre chevalier. Et vous lui ressemblez, Guillaume.

Elle se faisait douce et suave, sachant combien les éloges flattaient les cœurs, les allégeaient. Qui pouvait résister à leur encens ? Au délice de paroles parfois sincères, toujours grisantes ? Guillaume, cependant, parut peu s'en émouvoir.

— Puisse le roi vous entendre, soupira-t-il, car il ne fait plus appel à mes services.

François I<sup>er</sup>, en effet, ne l'avait pas convoqué à partir avec son armée. Et lorsque Guillaume s'était présenté à sa compagnie d'ordonnance, son capitaine avait reçu l'ordre de l'exclure de ses lances. La disgrâce de son père retombait sur lui et le blessait profondément, interrompant sa carrière militaire. D'un cœur navré, il avait assisté au départ en campagne de Ronan et Florimond, et redoutait d'être, dans l'esprit du roi, dégradé de noblesse, ne pouvant plus combattre l'épée à la main, le privilège des gentilshommes. Margaux, pour sa part, s'en réjouissait. Son bien-aimé échappait ainsi aux hasards de la guerre, aux mutilations, à la mort... Et pour le détourner de ses sombres pensées, elle

lui présenta le coffret contenant les huit salières d'apparat que venait de lui livrer son orfèvre, maître Barne.

— Admirez la ciselure de l'argent...

Elle en saisit une dans le creux de sa main, souleva son couvercle en forme de coquille Saint-Jacques, découvrant le saleron bordé de fins godrons.

Guillaume considéra l'objet, perplexe.

— Huit ? Qu'allez-vous en faire ? Vous en possédez déjà plusieurs.

— C'est un placement, le rassura Margaux. Et songez aux réceptions que nous allons donner ! ajouta-t-elle, enjouée. Que diriez-vous d'offrir un dîner le mois prochain ? ou une fête ? Qu'en pensez-vous ?

Guillaume secoua négativement la tête, il n'avait pas l'esprit aux réjouissances.

— Dans ce cas, allons aux Deux Collines, nous y serons seuls. Et le jardin est si beau au mois de mai !

Cette propriété, en bordure de la Cisse, que son père lui avait offerte pour son mariage, Margaux voulait en faire leur résidence d'été.

Elle se glissa dans les bras de Guillaume, se serra contre lui. Elle l'aimait passionnément. Son amour pour lui la comblait à la fois de bonheur et de souffrance. Elle désirait l'avoir sans cesse à ses côtés, le jour, la nuit, souhaitant se repaître de son corps dont elle était assoiffée, aspirant à chaque union qu'il pénétrât plus loin en elle, comme pour s'y engouffrer, et qu'elle le gardât dans son ventre, happé, soudé dans ses profondeurs, afin de ne plus jamais en être séparée.

Guillaume caressa son visage sans répondre, la prit dans ses bras quand un coup énergique fut toqué à l'huis :

— Un message de Valras, monsieur !

Guillaume bondit, ouvrit la porte, s'empara du pli que lui tendait Ytier, son valet, le décacheta aussitôt.

Dérangée dans leur tête-à-tête, Margaux foudroya du regard la missive que son mari parcourait des yeux. « Que



veut-il encore ? » maugréa-t-elle intérieurement. Elle songeait au comte Robert et à l'exécrable année passée en sa compagnie à jouer les filles modèles afin de séduire Guillaume. De quelle patience avait-elle dû faire preuve pour supporter ses sautes d'humeur, écouter ses plaintes, occuper ses heures ! Et grelotter dans l'austérité hivernale du château. Elle ne voulait plus avoir à subir sa présence. Plus jamais !

— Rien de grave ? s'enquit-elle, voyant le visage de son mari s'altérer.

Elle feignait l'inquiétude d'un œil alarmé mais brûlait en vérité d'apprendre le trépas de son beau-père.

Guillaume galopait à brides avalées en direction de Valras. « Votre père vous réclame, venez vite ! » disait le court billet. Était-il malade ? Près d'expirer ? Une angoisse croissante le serrait à la gorge.

La nuit commençait à tomber quand il démontra dans la cour du château. Matthias, le valet particulier de son père, l'attendait en haut de l'escalier de pierre, un flambeau à la main.

— Comment va-t-il ? lui demanda aussitôt Guillaume.

Le serviteur jeta les bras au ciel.

— Voilà quatre jours qu'une mauvaise fièvre le fait délirer. Il ne mange plus, ne dort plus... est faible... et vous attend.

Tout en l'informant, le vieux Matthias trotta sur ses courtes jambes, s'efforçant de suivre Guillaume qui traversait à grands pas la salle haute, puis s'engageait dans l'escalier à vis, le grim pant quatre à quatre. Parvenu à l'étage devant la chambre de son maître, le valet était presque sans voix, tant le souffle lui manquait :

— Il renâcle..., bien entendu..., à prendre ses potions.

— Que disent les médecins ?

— Leur inquiétude...

— Il fallait m'avertir plus tôt !

— Votre père me l'avait interdit. Vous le connaissez...

Oui, le gentilhomme savait combien celui-ci pouvait parfois se montrer inflexible et têtue.

Robert de Valras tourna la tête pour voir entrer le visiteur dont l'arrivée lui avait été annoncée par le martèlement des sabots résonnant dans la cour. La veille, il s'était senti si mal qu'il avait demandé un prêtre pour se confesser, recevoir le viatique, puis avait réclamé la présence de son fils.

— Comment vous sentez-vous, mon père ? lui dit Guillaume se précipitant vers la chaise à bras où il était assis, enveloppé d'une couverture de damas. Pourquoi avoir tant tardé à me faire prévenir ?

Le comte secoua sa main amaigrie.

— Je ne voulais pas vous importuner..., vous avez pris femme à présent.

— Qui vous donnera un petit-fils, bientôt, je l'espère.

Guillaume le souhaitait de toutes ses forces. Dernier de la lignée des Valras, il portait la lourde responsabilité de sa descendance. Par ailleurs, il pensait que la présence d'un enfant rendrait le goût de vivre à son père.

— Ne seriez-vous pas heureux de faire sauter un garçonnet sur vos genoux ? De lui apprendre à monter à cheval ? À s'entraîner à la guerre ? Comme vous nous l'avez appris à Hubert, mes amis et moi-même... Souvenez-vous l'hiver, quand vous façonniez la neige en fortifications, comme nous aimions nous jeter à l'assaut de ces tours et de ces remparts qui s'effondraient en avalanche sur nos têtes !

Le rappel de ces moments joyeux amena un pauvre sourire sur les lèvres du comte, puis sa main eut un geste comme pour dire : « C'est trop tard... »

— Est-ce la solitude qui vous pèse ? l'interrogea Guillaume, inquiet de le voir tant affaibli. Venez vivre avec nous à Paris, la maison est grande. Margaux sera ravie de vous y accueillir. Rappelez-vous sa bonté...

Le comte refusa l'invitation d'un « non » catégorique. Depuis les noces, la présence de sa bru le mettait mal à

l'aise. Il avait l'horrible sentiment de lui avoir vendu son fils. Il n'y avait pas d'autres mots. Et regrettait ses transactions avec le baron d'Ervilliers.

— J'irais mieux, il est vrai, si votre mère était encore en vie. Lorsqu'elle s'est éteinte l'année dernière, articula-t-il avec difficulté, les médecins ont mis en cause une inflammation de poitrine. C'est faux. Je sais, moi, que la véritable raison... était le chagrin...

Guillaume en était convaincu. Mais cette évocation lui pressait tant le cœur qu'il ne put prononcer un mot. Catherine de Valras avait été la douceur lumineuse de son enfance et il ressentait encore avec intensité la peine profonde causée par sa disparition.

— Elle a enduré avec beaucoup de vaillance la mort d'Hubert, reprit son père, mais le poids de ma honte, de mon honneur bafoué, l'a emportée ! Comme il m'emporte...

— Ne parlez pas ainsi.

— Un traître, moi ! Comment ont-ils osé m'humilier de la sorte ! ?

— Ne parlez pas de honte, le supplia Guillaume, votre conscience est pure. En blâmant Madame d'être « d'une cupidité sans mesure », vous disiez la vérité, nous le savons tous. Comme nous savons ce qui s'est tramé derrière le procès de Bourbon. Madame l'a jugé trop puissant pour la Couronne. Elle devait s'allier à lui ou l'anéantir. Bourbon a tranché, pour son malheur. Vous n'avez rien à vous reprocher.

— Madame peut aller au diable, je m'en moque ! Mais François... ? J'ai combattu pour lui, défendu sa vie, fidèlement... au prix de nombreuses blessures ! N'a-t-il donc aucune reconnaissance ?

La moue évasive de Guillaume exprima à la fois ses doutes et ses regrets. Il était d'autant plus affecté qu'il aimait son roi et le tenait en haute estime. La conviction intime, cependant, que le grand responsable dans l'affaire n'était pas le roi lui-même s'affermissait en lui de jour en jour. Ses

soupons se portaient sur l'entourage du souverain, une personne de sa cour – il ne savait encore laquelle ni pour quelle raison elle agissait de la sorte – mais qui ne s'était pas contentée de répéter au roi les paroles de son père. Elle les avait étayées de mensonges, de fausses confidences qui s'étaient plus tard transformées en accusation de complicité et de trahison.

— Je n'ai plus la force..., gémit soudain le comte enfouissant la tête dans ses mains. (La fièvre semblait le reprendre, il était accablé.) J'ai besoin... de votre aide, murmura-t-il dans un râle.

— Elle vous est acquise. Que voulez-vous ?

— Plaide ma cause auprès du roi.

Le brusque tutoiement toucha Guillaume. Son père n'en avait usé qu'à l'égard d'Hubert lorsqu'il l'initiait à sa succession.

— Le roi refuse de me voir, vous le savez. Plusieurs fois j'ai tenté de le rencontrer.

— Insiste, intrigue..., et fléchis-le ! Je « dois » reparaître en cour.

Son père hachait ses mots avec une inquiétante fixité dans le regard. Il ne délirait pas cependant, Guillaume en était persuadé. Mais quelque chose dans son discours lui échappait. Il se mit à l'interroger, le poussant peu à peu dans ses retranchements.

— Depuis mon éviction, lui avoua-t-il enfin, mon banquier Calagne m'a fermé ses portes. J'ai pu faire face un moment, mais les dépenses du comté se sont accumulées. J'ai dû emprunter. La dernière fois à un bourgeois, un certain Dalempierre. Et ce bailleur ne veut plus m'accorder de délai ! Il s'est présenté il y a quatre jours pour réclamer son dû, me faire rendre gorge ! M'a menacé d'huissier ! Après son départ, la fièvre m'a terrassé.

— Quel montant, votre dette ? s'enquit Guillaume en réfléchissant à la manière dont il pourrait l'acquitter, mais

le chiffre annoncé le figea sur place. Une autre crainte le saisit :

— Vous n'avez pas gagé les terres ?

Après un silence, son père hocha la tête :

— Le quart sud-est du comté.

Guillaume le fixa, atterré. Une foule de reproches affluaient à ses lèvres, qu'il n'osa formuler par respect. Une seule idée s'offrait à son esprit, elle heurtait profondément son amour-propre mais il ne voyait pas d'autre issue à la situation. Il se redressa d'un coup dans un cliquetis d'éperons.

— Je me rends incontinent chez le baron d'Ervilliers.

Le corps chancelant de son père lui fit face.

— L'honneur nous l'interdit ! (Il saisit Guillaume par le bras :) Le baron doit absolument ignorer notre situation, m'entends-tu ? Absolument ! Ainsi que ta femme, et tous les autres !

Il clamait, jetant ses dernières forces dans sa protestation.

— Valras est notre bastion, l'héritage du Veilleur. À nous de le défendre ! À toi, Guillaume !

\*

Dans la brume silencieuse qui recouvrait les champs, Guillaume galopait sur la route d'Avallon. Trois cavaliers chevauchaient derrière lui : Ytier Jallois, le valet que Margaux avait engagé pour son service particulier, et deux archers.

Galiot de Genouillac, Grand Maître de l'artillerie royale, avait répondu à sa pressante requête au moment où Bourbon, promu lieutenant général de Charles Quint, envahissait la Provence. « Ralliez mon bataillon à Lyon, nos forces s'y concentrent », lui avait-il écrit en une vivifiante invitation parvenue rue Pastourelle, le soulevant d'enthousiasme. Le temps de quérir ses gens, de réunir armes et bagages, et le gentilhomme avait quitté Paris.

Il s'était adressé au seigneur de Genouillac, le plus ancien ami de son père, car les attaches d'une vieille amitié rendaient l'âme plus clément et sensible. Guillaume devait convaincre le roi de la loyauté indéfectible des Valras, sauver le comté, et ne pouvait l'envisager sans l'appui de Galiot. Il ignorait ce que son injonction : « Ralliez mon bataillon » augurait de bon, mais il y clouait son espérance.

Juché sur son cheval blanc, la barbe fluviale se soulevant au rythme des ordres qu'il lançait aux artilleurs dont les chevaux halaien les canons de bronze frappés de la Salamandre royale<sup>1</sup>, Galiot lui déclara :

— Je n'ai jamais cru à la culpabilité de Robert.

— Vous l'avez cependant abandonné, ne put s'empêcher de rétorquer Guillaume.

L'orgueil un peu piqué, l'officier serra ses rênes :

— Ordre de Sa Majesté ! Ne cherchez pas à l'approcher pour le moment, Bourbon l'a outragé occupant la Provence, sa fureur est vive et impatiente de châtements. Sa volonté est de reprendre Milan, alors suivez mon conseil : combattez très vaillamment, ensuite seulement, vous pourrez comparaître. (Galiot tourna bride, se ravisa :) Et je ne l'ai pas abandonné ! Aujourd'hui vous êtes là et je le prends sous mon bonnet !

Guillaume suivit le général qui, tel Hannibal, traversa les Alpes charriant sa lourde artillerie. À Novarre, où l'armée se regroupait en grand harnois de guerre, il tomba dans les bras de Ronan et Florimond, lequel avait échappé à la peste. Par l'entremise du Grand Maître, il intégra leur compagnie.

À la pique du jour, l'alarme retentit dans le camp alors qu'ils assiégeaient Pavie. Guillaume fut promptement à son enseigne, flanqué de ses deux archers montés. Le combat qu'il appelait de tous ses vœux advenait enfin, et dans le

---

1. Emblème de François I<sup>er</sup>.

brouillard floconneux qui se dissipait aux premières lueurs du jour, il se sentait bouillonner de l'intérieur, prêt à toutes les bravoures, à tous les exploits pour retrouver grâce aux yeux du roi. Et devant la belle armée du roi François, rangée en ordre de bataille, avec ses phalanges de hallebardiers et de piqueurs suisses, ses compagnies d'archers, ses magnifiques escadrons de cavalerie aux hommes bardés de fer sur leurs destriers caparaçonnés, la victoire sur Pavie lui semblait assurée.

Sa lance brisée, Guillaume donnait de grands coups d'épée. Ses deux archers étaient occis et son cheval s'embourbait. Il ne parvenait plus à le faire obéir au mors et à l'éperon. Ses sabots s'engluaient dans la terre gorgée d'eau des bords du Tessin.

Le vent tournait en faveur de l'ennemi, Guillaume se heurtait durement à la pugnacité des Impériaux qui affluaient en quantité incalculable. Avec Ronan et Florimond, ils s'encourageaient du geste et de la voix mais le corps à corps devenait inextricable. Les marécages interdisaient tout ralliement à leur bannière pour charger à nouveau. Le gentilhomme ne savait comment échapper aux combattants qui l'assaillaient. Autour de lui, la confusion devenait effrayante. La concertation rendue impossible, chacun luttait pour son propre compte dans l'odeur du sang, le hennissement des chevaux, le hurlement des cavaliers blessés qui tombaient à terre dans un fracas de tôles déchirées.

La plaine, jonchée de cadavres, buvait le sang des paladins de France. Dans l'heure terrible, la clameur du trompette royal retentit en une longue plainte aiguë. Le roi appelait à l'aide ! Où était le roi ?

Guillaume le discerna dans la mêlée à son armet bleu d'azur empanaché de blanc. François frappait d'estoc et de taille comme un géant d'acier. Seule une poignée de gentilshommes restait à l'entourer. Avec une volonté farouche, Guillaume voulut être du nombre. Cerné par l'ennemi qui

le poussait en sens inverse, lentement il se rapprocha de lui, s'avançant sans nul doute vers la mort. Car autour du souverain, les chevaliers tombaient les uns après les autres, se sacrifiant pour lui sauver la vie.

L'armure enfoncée et par morceaux arrachée, Guillaume, blessé, ferrailait presque au botte à botte avec le roi quand leurs chevaux s'effondrèrent brutalement, transpercés d'arquebusades et de coups de piques dans le chanfrein.

\*

Couché sur le flanc, Arthur Anselin se tordait de douleur dans son lit. Il prit le gobelet d'étain, avala le breuvage opiacé qu'Aubin lui avait préparé.

— Pas un mot à Raphaëlle..., gémit-il.

Le mal progressait, implacable. Torturait son ventre en crises de plus en plus intenses et rapprochées. Il recourait au suc de pavot mais la drogue l'abrutissait, le rendait amorphe.

— Il faudra pourtant l'avertir, murmura Aubin, la mine affligée.

— Pas encore... Laisse-la terminer son ouvrage, elle ne doit pas échouer cette fois, ni commettre la moindre erreur. Oh, que j'ai mal ! Quel monstre me ronge les entrailles ?

Aubin lui passa un linge humide sur le front.

— Elle ne fait que travailler, ce n'est pas bon à son âge... Depuis que nous avons quitté Lyon, nous vivons perdus dans la campagne, reclus comme des moines.

Le serviteur cachait son désarroi. Il s'inquiétait pour la santé d'Arthur, son maître et ami, et pour Raphaëlle, qu'ils avaient élevée ensemble.

— Je n'ai plus la force de chevaucher.

— Qui parle de chevaucher ? Installons-nous en ville, ce sera mieux pour la petite.

— Que Jade produise d'abord son chef-d'œuvre, après nous aviserons.



## Table

1. Cisselle ( <i>Octobre 1515 – mars 1526</i> ) .....	11
2. La Saint-Éloi ( <i>Avril 1526 – juin 1527</i> ) .....	63
3. Rue des Cinq-Diamants ( <i>Juillet 1527 – décembre 1527</i> ) .....	121
4. Blois ( <i>Janvier 1528 – avril 1528</i> ) .....	177
5. La Nef d'Or ( <i>Mai 1528 – octobre 1528</i> ) .....	279
6. Petit Charles ( <i>Novembre 1528 – avril 1529</i> ) .....	343
7. Le Grand Châtelet ( <i>Avril 1529 – juillet 1530</i> ) .....	395

Mise en pages  
PCA  
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000246.N001  
Dépôt légal : mai 2013